

Deauville, 1914

Hervé Dumez

Le rédacteur de *Comoedia* dépêcha deux chroniqueurs à Deauville pour la saison 1914 qui s'annonçait brillante. André Rouveyre, peintre et caricaturiste, croquant de son crayon les élégants sur les planches, illustrerait les récits de Guillaume Apollinaire. Outre les deux artistes, la petite voiture de Rouveyre emporta dans une boîte trois crapauds qu'une jolie femme lui avait offerts et pour lesquels les compères attrapaient des mouches. Les cinq s'installèrent à l'hôtel de l'Europe¹, le premier établissement construit à Deauville, qu'avait peint Boudin en 1878.

Les femmes étaient belles, rendues bienveillantes par l'été, et légères. Les chevaux faisaient résonner la digue de leurs fers avant de voler sur la plage au matin. La mer attirait à elle les baigneurs.

À l'exubérante et séduisante baronne d'Oettingen dont le salon du boulevard Raspail était abandonné par l'avant-garde parisienne trop occupée à s'ébattre sur la côte, Apollinaire adressa une carte postale :

*À la baronne Hélène d'Oettingen
Deauville, Juillet 1914*

*Me voici au bord de la mer
Le vent souffle
Et de grands nuages galopent
À travers le ciel tandis que meurt le soleil*

*Guillaume Apollinaire
Hôtel de l'Europe
Deauville sur Mer
(Calvados)*

Le texte est écrit en forme de bateau de pêche. C'est ce qu'il appellera un « calligramme ». Il vient d'inventer le genre. Le 27 juillet, une trombe offusque la mer et balaye les rues désertes (il arrive qu'il pleuve à Deauville). Dans le chant de l'averse, il entend comme la voix d'une femme aimée dont un trop long silence a estompé le timbre, comme mêlé au torrent triste de l'absence le souvenir de leurs rencontres, chacune à son cœur un petit éclat musical de bonheur liquide. Le nez à la vitre, esseulé, il compose un nouveau calligramme. Chaque vers est une tombée de gouttes lettres inclinée par le vent :

1. Aujourd'hui l'hôtel Continental. Situé à l'entrée de la ville quand on vient de la gare, une plaque sur sa façade rappelle qu'Apollinaire fut un de ses clients.



*Portrait d'Apollinaire,
Roger Toulouse (1948)*

*il pleut des voix de femmes comme si elles étaient mortes même dans le
souvenir
c'est vous aussi qu'il pleut merveilleuses rencontres de ma vie ô gouttelettes
et ces nuages cabrés se prennent à hennir tout un univers de villes
auriculaires
écoute s'il pleut tandis que le regret et le dédain pleurent une ancienne
musique
écoute tomber les liens qui te retiennent en haut et en bas*

Quatre jours plus tard, le soleil est revenu sur la plage mais la mobilisation générale est décrétée. Les deux amis repartent pour Paris peu avant minuit, crèvent trois fois en route avant leur arrivée. Pour sceller leur amitié, chez Biofix, 22 boulevard Poissonnière, ils se font enregistrer sur un film, se parlant et souriant à la caméra, heureux². À l'époque, ils se vouvoyaient encore.

Apollinaire demande aussitôt à s'engager, on le refuse comme étranger puisqu'il est né polonais dans l'empire russe. Il sera quand même incorporé en décembre 1914. Une semaine après qu'il a reçu son avis de naturalisation sous le nom de Guillaume Apollinaire, en mars 1916 et alors qu'il lit le *Mercure de France* dans une tranchée, un éclat d'obus le blesse gravement à la tête. Il s'éteint finalement de la grippe espagnole deux jours avant l'armistice.

L'Europe alors n'était plus un hôtel de station balnéaire mondaine, mais un charnier à ciel ouvert.

La petite auto

*Le 31 du mois d'Août 1914³
Je partis de Deauville un peu avant minuit
Dans la petite auto de Rouveyre*

Avec son chauffeur nous étions trois

*Nous dûmes adieu à toute une époque
Des géants furieux se dressaient sur l'Europe
Les aigles quittaient leur aire en attendant le soleil
Les poissons voraces montaient des abîmes
Les peuples accouraient pour se connaître à fond
Les morts tremblaient de peur dans leurs sombres demeures*

*Les chiens aboyaient vers là-bas où étaient les frontières
Je m'en allais portant en moi toutes ces armées qui se battaient
Je les sentais monter en moi et s'étaler les contrées où elles serpentaient
Avec les forêts les villages heureux de la Belgique
Francorchamps avec l'Eau Rouge et les pouhons
Région par où se font toujours les invasions
Artères ferroviaires où ceux qui s'en allaient mourir saluaient encore une
fois la vie colorée
Océans profonds où remuaient les monstres
Dans les vieilles carcasses naufragées
Hauteurs inimaginables où l'homme combat
Plus haut que l'aigle ne plane
L'homme y combat contre l'homme
Et descend tout à coup comme une étoile filante*

*Je sentais en moi des êtres neufs pleins de dextérité
Bâtir et aussi agencer un univers nouveau*

2. <https://www.youtube.com/watch?v=AoaEWDPO1Ws>

3. On ne sait pourquoi cette date inexacte, que portent le manuscrit et les versions imprimées. Il s'agit bien de la nuit du 31 juillet au 1^{er} août 1914.

*Un marchand d'une opulence inouïe et d'une taille prodigieuse
Disposait un étalage extraordinaire
Et des bergers gigantesques menaient
De grands troupeaux muets qui broutaient les paroles
Et contre lesquels aboyaient tous les chiens sur la route*

Et quand après avoir passé l'après-midi

*Par Fontainebleau
Nous arrivâmes à Paris
Au moment où l'on affichait la mobilisation
Nous comprîmes mon camarade et moi
Que la petite auto nous avait conduits dans une époque*

Nouvelle

*Et bien qu'étant déjà tous deux des hommes mûrs
Nous venions cependant de naître ■*

Référence

Normand Philippe [ed] (2014) *Le goût de Deauville*, Paris, Mercure de France.